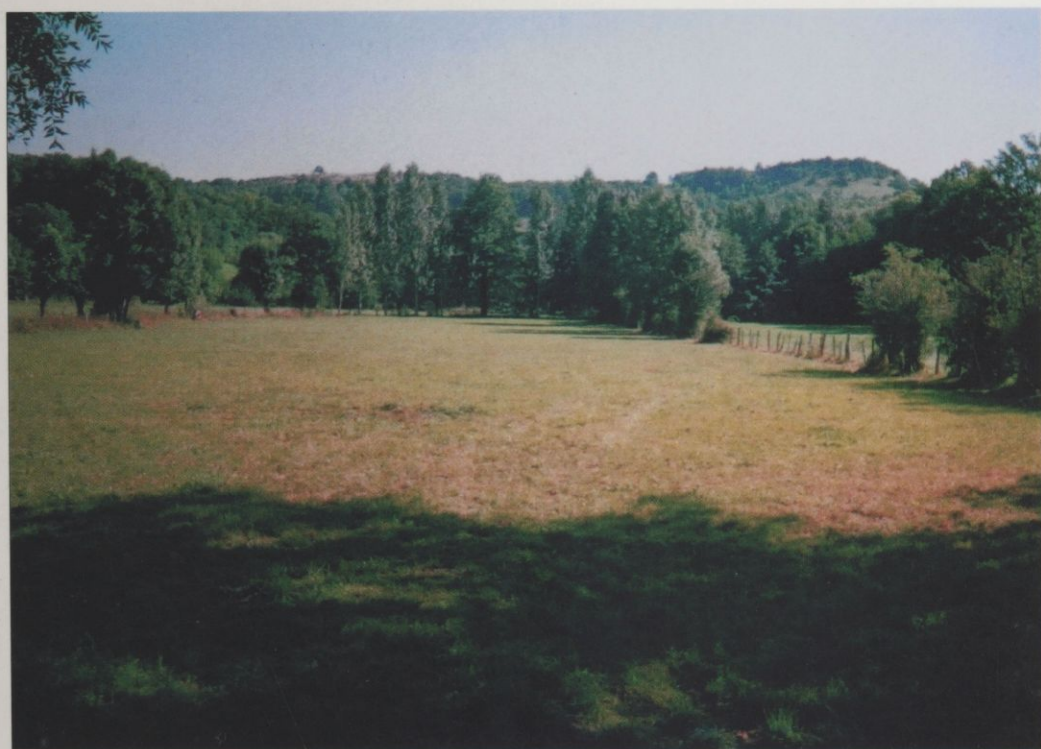


# OMBRES SUR LES CHAMPS

LUDOVIC MASSÉ

TOME 2



*BASSE VISION - CORPS 18*



Texte intégral

COLLECTION BASSE VISION

dirigée par

Corinne Mongereau et Claude Iber

**Illustration de couverture**

**LUCIEN BASTIÉ**

11-11111-0000

Illustration de couverture  
L'Édition de la

00000 . 1000.50.01 -10

*COLLECTION BASSE VISION*

*dirigée par*

*Corinne Mongereau et Claude Four*

OMBRES SUR LES

CHAMPS

TOME II

DL- (14.02.2001) . 06960

LUDOVIC MAARE

# OMBRES SUR LES CHAMPS

TOME II

© Éditions BALLAND, 2000

© Encre Bleue Éditions, 2001

ISBN 2-8328-1574-3

OMBRÉS SUR LES  
CHAMPS  
TOME II

© Éditions BALLAND, 2000

© Encre Bleue Éditeur, 2001

ISBN 2-84379-159-6



026141022

823

vol #2

LUDOVIC MASSÉ

# OMBRES SUR LES CHAMPS

TOME II

2001-47166

D4

**ENCRE BLEUE ÉDITEUR**

LUDOVIC MASSE

OMBRES SUR LES  
CHAMPS

TOME II

© Editions BALLAND 2000

© Encre Bleue Éditeur 2001

ENCRE BLEUE ÉDITEUR



## IX

Tous les cinq ou six ans, janvier se mettait sur son trente-et-un, en blanc et noir, à peu de frais, avec quelques chutes de neige. Les enfants de Sainte-Marie d'Albère écarquillaient les yeux devant tant de blancheur ; ils ne connaissaient souvent la neige que par les gravures et ils l'imaginaient peuplée de loups ; ils étaient déçus en n'y découvrant que rouges-gorges et bergeronnettes.

À « Chanterelles », la neige avait arrêté les travaux des champs. Le vieux Paillarès n'en paraissait nullement contrarié. Il avait chaussé ses sabots pour rôder aux abords de la ferme. Aux regards qu'il jetait autour de lui, on le devinait délivré de soucis...

Décembre l'avait inquiété avec les tièdes buées que le soleil levait un instant sur les prés. Il avait pesté contre les soleillées persistantes, les tièdeurs des vents du sud qui avaient fait, des derniers hivers, des saisons de tourisme. Il aimait que l'hiver apportât toutes ses rigueurs, qu'il montrât comme des crocs, ses duretés, ses gels, ses bises, et ses neiges... Le moucheron de la nativité n'annonçait-il pas le glaçon pascal ?... Les sourires perfides de l'an naissant ne déguisaient-ils pas

les menaces d'avril : l'étreinte blanche des gelées, la mort des pousses, des vies tendres ?

Il regardait l'étendue blanche. Sa terre était là-dessous, bien emmitouflée. C'était un engrais minutieusement réparti ! Il poussa un soupir heureux...

Dans la ferme, du grenier aux hangars, les bricolages occupaient les hommes. La fumée des pipes et des cigarettes vaguait sous les poutres. Les bêtes respiraient lourdement. Une atmosphère de paix flottait partout...

Après le déjeuner, Joseph décrochait sa carabine et allait à l'étable, Lou Manaï sur ses talons. Par les fenêtres donnant sur le jardin, il venait tirer sur les oiseaux pépianant à l'abri, dans des coins de terre nue. Lorsqu'il avait fait quelques

victimes, Lou Manai courait les ramasser.

Joseph trouvait la carabine trop inoffensive. Il avait perfectionné une nouvelle invention. Non loin de la grange, qui exerçait sur les oiseaux la double fascination de ses trésors et de sa tiédeur, il déblayait soigneusement de sa couche de neige, un coin de cour. Il y épandait de copieuses poignées de blé. Il plaçait sur cet appât, à la façon d'une toiture, une lourde ridelle de charrette, tenue en équilibre par un bâton. Ce bâton était commandé par une corde dissimulée sous la neige et courant jusqu'à la porte de la grange, derrière laquelle Joseph se tenait aux aguets.

Un premier oiseau paraissait sur le mur. Il ne pouvait en croire ses petits yeux éblouis. Son piaillement attirait

d'autres oiseaux. Ils descendaient picorer, en bandes gloutonnes. Dès que Joseph jugeait qu'ils étaient assez nombreux, il tirait sèchement sur la corde. La ridelle s'abattait sur cent piailllements de détresse. D'un farouche essor, quelques moineaux musculeux s'évadaient encore. Les autres, écrasés, blessés, ou simplement emprisonnés, gisaient dessous. Joseph marchait sur la ridelle à pleins talons, dans tous les sens, pour qu'il n'y eût point d'épargnés. Il la relevait enfin sur un affreux spectacle de becs ouverts, de plumes sanglantes, d'yeux morts, d'essors crucifiés. Parfois encore, comme un fantôme entre des morts, une forme ailée tentait une fuite vaine...

— Vingt !... Trente !...

Joseph jetait pêle-mêle, dans un seau, les bergeronnettes au ressort

cassé, les moineaux, les fauvettes. Il se rengorgeait devant Lou Manai riant aux anges...

Marcel n'avait pu résister à son indignation. Il s'était approché de Joseph préparant une nouvelle fois son piège :

— Tu vas recommencer ? lui demanda-t-il, tremblant de colère méprisante... Tu n'as donc pas honte !...

— De quoi aurais-je honte ? fit Joseph accroupi, sans lever la tête.

Tout le temps de ses préparatifs, il sentit la présence de Marcel derrière lui. Lorsqu'il se redressa, ils se toisèrent. Puis, d'un coup de pied, Marcel fit basculer la ridelle...

Les deux frères s'étaient étreints. Janou avait à peine eu le temps d'accourir pour les empêcher de se battre. Il avait dû user de toute sa force, et seulement de sa force, car



les frères, tout à leur colère, n'entendaient rien de ce qu'il leur disait. À la fin, il avait pu entraîner Marcel...

L'incident s'ébruita vite. La vie du mas en fut ébranlée. Les yeux en discutaient à table, aux veillées. Marcel avait les femmes pour lui ; et le père lui-même était resté rêveur devant cette colère qu'il ne comprenait pas bien mais qu'il associait obscurément à toutes les colères dont Marcel troublait sa quiétude...

Entre Marcel et Joseph, l'inimitié couvait depuis longtemps. L'hécatombe d'oiseaux n'avait été qu'un prétexte. Pour que ces jeunes hommes forts et de grande retenue, en arrivassent à s'affronter, il avait fallu une tension extrême. Autour d'eux, les habitants de « Chantrelles » comprenaient qu'un fait

grave venait de se produire, qu'un jour, ils auraient à prendre parti. Car, lorsque les fils se seraient heurtés gravement, qu'ils auraient rompu cette belle unité dont les Paillarès s'enorgueillissaient, lequel serait sacrifié ?... Se détacheraient-ils de Joseph, l'aîné, le cerveau fertile, le cœur bien équilibré, le génie de la famille ?... S'arracheraient-ils du cœur ce Marcel, cet enfant terrible qu'ils aimaient secrètement plus que tous ?...

Ces craintes mirent quelque temps de la prudence et de la gravité dans les moindres paroles, entre gens du mas. Marcel en jouissait âprement ; il se sentait aimé et redouté à la fois... Quant à Joseph, il avait conscience de dominer la situation ; il ne doutait pas qu'il fût vainqueur aux yeux de tous ; il ne

pensait pas, en raison de son prestige et de sa supériorité en toutes choses, cent fois reconnus, que personne au monde pût le diminuer... Cette disposition des tempéraments, le calme où baignent les hommes des champs détendirent bientôt tous les nerfs. Un matin, Marcel et Joseph rapprochés par un travail commun, se parlèrent. Aucun ne crut capituler...

Cependant, Marcel puisa dans cet événement, la certitude qu'il occupait une grande place au mas, puisque son cœur y avait un jour fait la loi. À cette époque il parvint plusieurs fois à fléchir le vieux Paillarès.

Une fois, ce fut pour Pujol de Dorres que les chiens, excités par Fristol, avaient assailli. C'était un mendiant inoffensif, quoique toujours gesticulant, et qui accablait

d'un admirable répertoire d'obs-cénités, Dieu et la nature. Comme beaucoup de gens, qui feignaient de prendre ces blasphèmes pour des injures personnelles, le vieux Paillarès faisait interdire à Pujol, l'entrée du mas.

Cette fois, Fristol avait fait du zèle. Des accrocs béaient au pantalon de Pujol qui hurlait devant le portail. Marcel l'avait calmé, puis était allé énumérer au père les torts de Fristol et les responsabilités qu'il encourait comme patron. Il avait calmement mis le doigt sur ces choses graves. Le père, désireux d'éviter un éclat, sembla fléchir. Alors seulement, Marcel lui découvrit des raisons d'humanité, pour lui essentielles, mais qu'il n'avait pas osé avancer les premières. Le père haussa les épaules et s'éloigna pour cacher son trouble.

ge... Puis, il avait atteint « Chante-relles » par les prés... Sa vengeance assouvie, il ne pouvait retourner aux Roques d'Aube que par le même chemin... Avec son infirmité, il ne pouvait guère avoir pris d'avance...

Après un quart d'heure de course effrénée, les deux ombres entrèrent dans le lit du Stex. Elles foulèrent du sable. La rumeur du barrage croissait. Au levant, la nuit s'était légèrement dissipée. Les eaux du gué luisaient faiblement...

Les deux ombres fonçaient sur le clignotement félin des eaux plates, lorsque, à vingt pas à leur droite, une fuite se dénonça dans les ténèbres. C'était Lou Manaiï...

Les deux ombres dévièrent leur course. Pour la première fois, un flottement les divisa. Lou Manaiï, qui avait, depuis un moment, l'éveil de

la poursuite, s'arrachait au sable mou avec de terribles efforts ; il se désarticulait comme une bête blessée... Il courait au barrage. Une sauvage lucidité le poussait droit aux eaux grondantes. Il fit battre ses bras comme des ailes. Il s'évadait...

Lorsque son pas fit jaillir la première gerbe d'eau, il poussa un hurlement dont la nuit fut bouleversée jusqu'à l'âme...

Au seuil des eaux, les ombres poursuivieuses levèrent aussi les bras, mais leur geste se brisa net dans la stupeur...

Lou Manai s'était englouti au plus profond du gouffre. Et son cri de haine et de désespoir courait encore à travers la nuit des champs...

Céret, 1932-1933.

